

28 septembre

J'ai le sens de la réalité, moi, poète

Curieusement, des réminiscences de 14-18 m'ont toujours accompagné depuis l'école primaire. La brutalité de ce conflit m'était inconcevable ; la brutalité de sa survenance - quelques semaines plus tôt on n'imaginait pas qu'elle pût venir rompre le cours de sociétés prospères et dominatrices - et bien sûr la brutalité de son déchaînement.

Ce travail est une tentative d'explorer mon lien à 14-18. Après trois ans et demi sur le front, mon aïeul, Emile Toussaint, est tombé le 28 septembre 1918; c'est aussi un 28 septembre que je suis né. D'une certaine manière, nous nous sommes croisés. C'est à partir de cette coïncidence ou de cette résonance que cette aventure a démarré.

Emile est né en 1880 à Lacour de Visa, dans le Tarn & Garonne.

Blessé deux fois par éclat d'obus, en 1915, à Beauséjour, dans la Marne, j'ai pu ensuite le suivre montant le premier à l'assaut d'une crête, à Verdun, en 1916, mais aussi en Belgique, en 1918, mal protégé, pataugeant sous les bombardements, pour une troisième blessure par éclat de bombe, ou bien dans le froid d'une tranchée de la sinistre côte 304, en 1917, d'où, le 28 janvier, il écrivit ceci :

[...]Le régiment a repris les tranchées le 22 sur la gauche de Verdun et le 25 il a été attaqué par les Boches qui nous [ont] fait tout un bataillon prisonnier, cela fait que sous peu il faudra rejoindre.

Nous souffrons beaucoup du froid vue la rigoureuse température, qui ce matin était à 19 degrés au dessous de zéro, quelle souffrance pour ceux qui sont en ligne, enfin après tout si on voyait la paix mais espérons qu'avec la patience on arrivera à bout.[...]

Il ne verra pas la paix et ses derniers jours seront pour les derniers combats du conflit, ceux de l'offensive de Meuse-Argonne qui débuta le 26 septembre 1918.

En septembre 2018, cent ans après, j'ai parcouru le front en Champagne, en Argonne, à Verdun, pour ressentir et voir, même si on ne pourra plus jamais, et heureusement, ressentir et voir ça : ils ont basculé dans l'Histoire depuis longtemps.

*La èrsa pacifica dels monts de Champanhe
Dins sa suauda escuma de lum blanc
Repàpia lo sovenir dels camps de batalhas
Rotla, brimbala dins son mut reflux*

*La houle pacifique des monts de Champagne
Dans sa paisible écume de lumière blanche
Ressasse le souvenir des champs de batailles
Roule, bringuebale dans son muet reflux*

De montets de gaunhas de rabas

Des monticules de tronches de raves

Semblan las closcas dels mòrts de Champanhe

Pareilles aux crânes des morts de Champagne

L'objectif n'était pas de photographier précisément, exhaustivement et obstinément les bouts de tranchées qu'Emile a pu arpenter. Même si ça a été un peu le cas bien sûr : à Manre (Ardennes), j'ai localisé à peu près certainement le secteur où il a été fauché, une étendue agricole, crayeuse, un petit vallon de terre blanche.

Le passé est enfoui là, mais ces endroits ne le laissent plus remonter tout à fait. Les sapes, les tranchées, les trous d'obus sont délimités, sécurisés, refermés, les trous de mémoire, non. Il ne nous reste plus qu'une dizaine de cartes postales d'Emile. Il faut inventer un peu. Réinventer :

*Quand calguèt montar al “vabre de la vinhas”
Erèm sarrats de paur, erèm pichons e pècs.
E fa longtemps que i aviá pas mai de vinhas
Que lo vin del luòc s'èra gastat als romecs
De las trencadas. Ne'n rajava de pertot.
La bòca plena de terra, i a pas qu'un mot
Per dire : volèm pas crebar aïcí tan luenh
Del país, de las femnas que lo suenh
Nos reviscolariá. Mas anam morir ara.
Lo vin novèl jamai pus nos bandarà.*

*Quand il a fallu monter au “ravin des vignes”
Oppressés de peur, nous étions petits et bêtes.
Il y a longtemps qu'il n'y avait plus de vignes
Que le vin du coin s'était gâté aux ronces
Des tranchées. Il en coulait de partout.
La bouche pleine de terre, un seul mot
A dire : on veut pas crever ici si loin
Du pays et de nos femmes dont les soins
Nous revivifient. Mais nous allons mourir.
Le vin nouveau ne nous saoulera plus jamais.*

La veille de l'attaque, le 25 septembre, il aurait pu écrire ceci :

*I tornarai pas a Lacort
Demorarai de naut amor*

*Je ne rentrerai pas à Lacour
Je resterai là-haut amour*

*Anam atacar de matin
Podi pas me tirar d'aquí*

*Nous attaquerons le matin
Je ne peux pas me tirer d'ici*

*Nos dison qu'es lo darrièr còp
Aprenem de tuar per òps*

*Ils nous disent que c'est la dernière fois
Nous apprenons à tuer comme il faut*

*Los negres que cantan bèl
An plorats tots lors gòspels*

*Les noirs aux beaux chants
Ont pleuré tous leurs gospels*



Cette dernière bataille du 26 septembre 1918 allait conduire à la fin de la guerre. Elle fût menée conjointement avec les Américains. Le régiment d'Emile avait pour mission de monter sur les ruines du village de Tahure. L'attaque du village limitrophe de Ripont est confiée à un régiment américain inédit composés d'hommes noirs originaires de Harlem qui ont été incorporés à l'armée française. Ils ont amené avec eux leur musique : le jazz. Peut-être Emile, paysan occitan, s'est-il émerveillé, lui aussi, de ce nouveau son ? Peut-être cette musique a-t-elle été un lien entre eux ? Celui de deux communautés cernées de préjugés, les américains de Harlem parce que noirs, les soldats du midi parce que soit-disants peu ardents à combattre :

*Aquela esponja de terra blanca
Engolís dins un rotge sòmi
Lo sang negre asagat de blau
Dels ancians esclaus afranquits*

*L'arma dels peluts de Harlem
Rogida a las brasas del òdi nòstre
Exala son alen d'ebèn*

*E lo jazz raja de lors venas
Envasissent l'aire canís blanc
Dins un còrus de nòtas blavas*

*Cette éponge de terre blanche
Engloutit dans un rouge songe
Le sang noir irrigué de bleu
D'anciens esclaves affranchis*

*L'âme des poilus de Harlem
Rougie aux braises de nos haines
Exhale son souffle d'ébène*

*Et le jazz coule de leurs veines
Envahissant l'air âpre blanc
Dans un chorus de notes bleues*

J'ai sous-titré cette exposition d'une citation de Blaise Cendrars qui dit : "j'ai le sens de la réalité, moi, poète". Cette petite phrase est tirée d'un long poème en prose ("*J'ai tué*", Blaise Cendrars, 1918, *Fata Morgana*, 2013) où Cendrars décrit la montée en ligne de son régiment, pendant laquelle, lui, poète, a dû sa survie à son instinct le plus animal, le plus terre à terre. Parfois, la poésie sonde mieux la réalité, cette réalité perdue ou ancienne. Cendrars a perdu son bras droit, son bras d'écrivain, en Champagne, en septembre 1915. Le 28 septembre 1915.

Sylvain Béragnes

<http://sylvainberagnes.fr/>

sylvain@sylvainberagnes.fr

